

## NOTICES OF BOOKS

Étienne Lamotte, *Le Traité de la Grande Vertu de Sagesse de Nāgārjuna (Mahā-prajñāpāramitāśāstra)*. Tome I, chap. I-XV. Première Partie (Traduction annotée) — Tome II, chap. XVI-XXX.—Publié avec le concours de la Fondation Universitaire de Belgique. Bibliothèque du Muséon, Vol. XVIII.—Louvain, Bureau du Muséon, 1944, 1949; in-8°, (T. I) XXII + (T. II) XVII + 1118 pages.<sup>1</sup>

Comme les diverses révisions du *Prajñāpāramitā-sūtra* et les commentaires scolastiques qui s'y rattachent contiennent les bases essentielles de la philosophie bouddhique, ils ont avec l'histoire des dogmes du bouddhisme d'étroites relations. Cette littérature s'est formée pendant plusieurs siècles par opposition aux doctrines des Sarvāstivādīn dont elle a cependant adopté le style, l'agencement de l'exposé et le classement des idées. Elle répond aux conceptions d'un mouvement à tendance libérale ("mouvement religieux à tendance réformatrice", Lamotte, Tome I, p. XIV), qui a pris naissance dans l'Inde méridionale, dans le milieu des Mahāsaṃghika et qu'on a coutume d'appeler "bouddhisme d'Andhra". Ce mouvement se dressait vivement contre l'orthodoxie dogmatique des Sarvāstivādīn dont il discutait les conceptions empiriques et les explications scientifiques presque modernes que ceux-ci en donnaient. Il défendait avec fermeté la conception de *śūnyatā* (vide absolu) selon laquelle les choses ne sont que des phénomènes relatifs dépourvus d'existence absolue.

I. J. Schmidt, dans son ouvrage "*Ueber das Mahāyāna und Prajñāpāramitā der Bauddhen*", a le premier, en 1837, édité un texte de cette littérature, la *Vajracchedikā*, en version tibétaine avec traduction allemande, le rendant ainsi accessible à la science occidentale. C'est, toutefois, à E. Burnouf, qui a commencé presque en même temps à s'occuper des quelques textes Prajñā dont il disposait, que revient le mérite d'avoir le premier reconnu l'importance de l'*Abhidharmakośa* et d'avoir pris pour centre de son étude, avec la perspicacité qui lui était propre, le *pratītyasamutpāda* considéré par la doctrine *śūnyatā* comme *yathābhūtam*.

Max Walleser a réfuté cette attitude de Burnouf et prétendu (dans les deux premiers chapitres d'introduction à l'*Aṣṭasāhasrikā-prajñāpāramitā* (qu'il a traduits fragmentairement) que les doctrines exposées par Nāgārjuna, Āryadeva et leurs successeurs seraient d'un négativisme absolu à tendance destructive et qui, sans avoir subi aucune influence extérieure, se serait développé naturellement à partir de la "Grundanschauung" positiviste et empirique du bouddhisme primitif.

Il suffirait d'un coup d'œil sur les travaux de MM. Jiryō Masuda et Paul Demiéville au sujet des premières sectes bouddhiques pour s'apercevoir que la position de M. Walleser est erronée. D'autre part, il résulte de divers travaux, principalement de MM. Th. Stcherbatsky et L. de La Vallée Poussin, et surtout de la controverse de ces derniers sur la conception de *śūnyatā*, que Burnouf était sur la bonne voie.

Pour comprendre les divers problèmes que pose cette littérature, il faut évidemment recourir à l'étude comparée des textes. La terminologie des Sūtra étant obscure leurs commentaires qui, à défaut des originaux sanskrits, nous sont conservés en traductions à la fois chinoise et tibétaine ou seulement dans l'une ou l'autre de ces deux

<sup>1</sup> Ce compte-rendu fut écrit en mai 1950. Entretemps, M. Paul Demiéville a, de son côté, donné, dans le *Journ. As.* CCXXXVIII, 1950, fasc. 3, pp. 375-395, une étude, sur laquelle nous attirons l'attention du lecteur parce qu'elle dépasse de loin le cadre d'un simple compte-rendu (B. Schindler).

langues, apportent à cette étude une aide considérable accrue, lorsqu'elles existent par des traductions en langues occidentales.

M. de La Vallée Poussin a rendu à la Science un service inestimable en traduisant et commentant l'*Abhidharmakośa* de Vasubandhu, le travail de M. E. Lamotte est non moins appréciable. Tout en suivant fidèlement les traces de son maître, celui-ci a en effet entrepris, pour nous rendre plus accessible la terminologie des textes Prajñā, une traduction du *Mahāprajñāpāramitāsāstra* (en abrégé MPPS) conservé dans la version chinoise de Kumārajīva (sous le titre *Ta-tche-tou louen* 大智度論, *Taishō Issaikyō*, Tome XXV, No. 1509) et dont l'auteur fut, suivant la tradition à l'origine de laquelle se trouve très probablement le même Kumārajīva, Nāgārjuna, "une des figures les plus énigmatiques, mais aussi les plus riches, du bouddhisme" (Lamotte, Tome I, p. X), et qui passe pour être le fondateur de l'école Mādhyamika. En réalité ce *sāstra* qui est sans doute l'œuvre de plusieurs auteurs, a été rédigé, comme le démontre M. Lamotte, dans le Nord-Ouest de l'Inde, probablement par des Sarvāstivādin du Petit Véhicule convertis au Mahāyāna de l'école Mādhyamika.

En parcourant les deux tomes qui contiennent en trente chapitres la traduction des dix-huit premiers de cent rouleaux (*kinan*), c'est-à-dire d'un tiers, du texte chinois, on ne sait ce qu'on doit admirer davantage: le courage de M. Lamotte d'avoir entrepris la traduction d'une compilation aussi volumineuse ou la patience avec laquelle il a, dans ces annotations dont certaines tiennent plusieurs pages, recueilli, classé et examiné un nombre énorme de documents. Pour se rendre à peu près compte de l'importance de ce véritable sous-commentaire, il faudrait établir une sorte de statistique, faute d'index indispensables qui nous manquent encore jusqu'à présent. Dans la liste des ouvrages utilisés, l'auteur énumère 317 titres (parmi lesquels le *Taishō Issaikyō*) dans T.I, p. XIX sq. et 56 autres titres dans T.II, p. XIX sq. L'*Abhidharmakośa* est cité 382 fois, en partie avec des extraits détaillés; la *Mahāvūyutpatti* 63 fois; les "Cinq cent contes" de Chavannes 106 fois, souvent avec la reproduction intégrale d'un de ces contes; etc., etc. Dans ces deux premiers tomes qui contiennent déjà plus de cent contes, des extraits de Jātaka, d'Avadāna et de Sūtra, M. Lamotte ajoute, en annotations, les sources et textes parallèles, des références, des indications iconographiques, archéologiques, épigraphiques et bibliographiques, et surtout des extraits de textes traditionnels, presque toujours suivis de leur traduction intégrale. Ces derniers, il les dispose soit d'après leurs écoles respectives et d'après les langues dans lesquelles ils nous sont transmis, soit en les confrontant les uns avec les autres; et ceci pour mettre en valeur celui des textes auquel se rattache le MPPS (très souvent ce sont les Vinaya des Sarvāstivādin et des Mūla-Sarvāstivādin) ou le groupe de textes dont le MPPS a extrait un seul conte suivi (par exemple T.I, p. 457, n.3; T.II, p. 896, n.1). En outre, non seulement il donne une traduction, précise et claire, du chinois qu'il appelle modestement "un essai", mais encore il note, chaque fois que c'est possible, l'expression équivalente en sanskrit. Presque à propos de chaque citation, expression, nom propre ou géographique, etc., il essaie de trouver les sources susceptibles d'avoir été utilisées par Nāgārjuna. Ce faisant, il renvoie à des sources négligées jusqu'alors, examine des noms de personnes et de lieux, et rectifie des étymologies et passages erronés du MPPS. Chaque fois qu'il trouve dans le MPPS des conceptions soit en accord, soit en contradiction avec les doctrines des Sarvāstivādin ou Mūla-Sarvāstivādin, M. Lamotte ne manque pas de le noter. Enfin, il s'astreint à expliquer quantité d'expressions difficiles, à résumer et à mettre au point des problèmes essentiels, et discute les interprétations et traductions d'auteurs modernes.

Il m'est impossible, dans le cadre de ce compte-rendu, de me livrer à une étude critique détaillée de la traduction et des notes de ces deux tomes. Je me contenterai d'ajouter à leur propos quelques remarques complémentaires.

<sup>1</sup> C'est le titre le plus usuel; cf. Demiéville, *loc. cit.*, p. 375, n.1. Dans ce travail, M. Demiéville s'étend sur les divers titres chinois du MPPS, sur l'authenticité douteuse de Nāgārjuna (cf. Lamotte, tome I, pp. XI-XIV), sur la personne de Kumārajīva, sur les dates de la traduction chinoise et, surtout, sur les conditions très particulières dans lesquelles celle-ci fut rédigée.

TOME I, p. 6, n.3: Les sept pas du Buddha. D'après H. Lüders (je regrette ne pas avoir la référence sous la main) ils sont basés sur une très ancienne conception de droit indo-iranien.—p.22, n.2: Les trois respectivement quatre rencontres au parc. Parmi les sources qui ne mentionnent que trois rencontres (vieillard, malade, mort) on pourrait encore renvoyer à *Therag.* 73; *Uddānavarga* skr. I, 27, tib. I, 26. Des indications iconographiques se trouvent chez Chavannes, *Contes* IV, p. 131.—pp. 99, n.1; 193, n.2; 531, n.1: Les Miracles jumeaux (*yamakaprātihārya*) sont également énumérés dans *Saddharma*. p. 450, 1-5 et dans *Bodhisattvabh.* I, 10, 1.—pp. 146, n.1 et 149, n.1: Les onze règles du bouvier. La confrontation de *Kalpanāmañj.* avec *Majjhima* I, p. 222 et *Āṅguttara* V, p. 351 a déjà été faite par M. Lüders dans *Kalpanām.* p. 63 (*Āṅguttara* V, p. 347 sq.). Il indique en outre que les règles 6 et 8 ont été interchangeables dans les deux listes. Il faut lire *pīṭhaṃ* (non *pīṭham*); cf. *Kalpanām.* pl. VIII, fol. 106 verso, l.3. (8). Au lieu de *pīṭhaṃ jānāti* "il connaît les besoins du troupeau" M. Lüders a traduit cette septième règle *pīṭhaṃ na jānāti* (p. 64) par "er kennt die Tränke nicht", *pīṭhaṃ* étant inséparable de *pāli pīṭam*.—p. 186, n.2: Les renseignements de Megasthène sur la ville de Pāṭaliputra (Arrien X, 6) cités par M. Lamotte (dans cette note, p. 187) sont tirés du fragm. 26. D'autres renseignements se trouvent dans fragm. 25, 3, de même dans fragm. 1, 36 qui est à comparer avec Diodor II, 39. Ils sont largement étudiés par M. Otto Stein "Megasthenes und Kauçilya", Vienne, 1921, p. 28 sq.—p. 191, n.1: Sources relatives au Nirvāṇa de Mahākāśyapa et à la visite de Maitreya rendue à ce dernier dans le Kukkuṭapāda. Voir encore *Maitreyasamiti* (en iranien oriental) st. 280 sq.—p. 324, n.1: Liste en sanskrit des 108 Samādhi, *Mahāvūyutpatti* 506-623. A comparer avec les 116 Samādhi du lamaïsme mongol énumérés par Pozdnéev, *Esquisses*, 1887, pp. 229-233 et traduits par Unkrig, *Ztschr. f. Buddh.* VII, 1926, pp. 414-421.—pp. 474-476: Répartition des Nakṣatra en quatre groupes. IV, 4 il faut lire α, ε, ζ Lyrae (au lieu de α, δ, ζ Lyrae). Dans cette énumération le Nakṣatra *śravaṇa* est laissé de côté (en général, la série comporte 28 Nakṣatra groupés selon le temps et la durée de leur conjonction avec la lune) puisque, ne représentant pas, ici, une constellation parfaite, il serait susceptible de provoquer des troubles; cf. *Nakṣatralakṣa* I, 5, 1 sq. Dans les textes ouïgours du Turfan ("Türkische Turfantexte") VII (Berlin 1936) édités par MM. G. R. Rachmat et W. Eberhard, on trouve (p. 12) une répartition des Nakṣatra en trois groupes, qui, à quelques exceptions près, correspond à celle qui est usuelle dans les Purāṇa; cf. Kirfel, "Kosmologie", p. 140. Dans cette liste en ouïgour, qui est suivie d'une autre liste contenant les noms des 28 Nakṣatra, c'est le Nakṣatra *abhijit* qui manque; cf. aussi les annotations T.T. VII, pp. 2 et 56 sq.

TOME II, p. 670, n.1: Les sept joyaux du Cakravartin. Voir encore *Lalitav.* 136, 17 sq.; *Mahābodhivaṃsa*, pp. 66, 27-78, 25 et *Maitreyasamiti*, st. 142-155; en plus Lüders, *SPAW*, 1919, p. 741 et Baruch, "Maitreya d'après les sources de Sériinde," *RHR*, 1948, p. 83 sq.—p. 688, n.4: Le roi nommé *K'ien-chō-ni-p'o-li*. Dans Schmidt, "Der Weise und der Thor," p. 4, le roi qui se fait tailler 1000 plaies dans son corps, pour qu'on y dépose des mèches, s'appelle *Ka-na-si-ni-pa-li* (Mong. *Eldeb üliger-jin* 2b, 30 *Ka-na-sin-a-bal-i*)=ouïg. *Kančanasari* (cf. F. W. K. Müller "Uig." III, p. 91: =skr. *Kāncanasāra*; M. Lamotte propose *Kāncanasāri*).<sup>1</sup> Dans Grünwedel, "Bericht über archäolog. Arbeiten in Idikutschari", pl. III, il y a l'image (provenant du vieux temple I en ruine, à Idikutschari) d'un bodhisattva dans le corps duquel sont introduites des lampes allumées; cf. également Grünwedel, "Die Legenden des Nāropa", Leipzig, 1933, p. 15, fig. 4. Le roi *P'i-teng-kie-li* qui se fait enfoncer 1000 clous dans son corps (mentionné dans la même note, p. 689) est appelé dans Schmidt (p. 6) *Byi-ting-gi-ra-li* (mong. *Eldeb ül. 5a, 8: Bsiting Geruli*), ce qui est évidemment le même nom; la version en ouïgour a *Priangkari* (cf. F. W. K. Müller, *loc. cit.*: =skr. *Priyankara*).—p. 737, n. 1 et 2: *nūmarīpa* expression synonyme des cinq *skandha*. Le *Suttanipāta*, p. 207, st. 1074a offre la variante *nāmakāya*.—p. 740, n.1: Le bouddhisme condamné-t-il ou non le suicide? Voir aussi *Milindapañho*, p. 195 sq. (et les stances célèbres, *ibid.*, p. 45).—p. 807, n.4: Quant à *śukavṛṣṭi*, voir encore les sources réunies par M. Waldschmidt

<sup>1</sup> Voir aussi Hennig dans A.M. I, p. 160, n. 2, où il a attiré l'attention sur une version Sogdienne de cette histoire, inconnue jusqu'à ce jour, où le nom apparaît comme Knēns'r (=Kančanasār). [Ed.]

dans *Blūkṣunī-Prātim*, p. 68; cf. *ibid.*, p. 183.—p. 823, n.2: Pour *pārijātaka*, en pāli *pāricchattaka* (*Erythrina indica*; dans Rhys Davids-Stede "Pali Engl. Dict.", *Erythmia Indica* est une faute) M. Lamotte ne donne que les sources bouddhiques. A côté de celles-ci je me permets de renvoyer à *Vyākṣāyurveda II*, p. 743; *Upavāna-vānoda* (éd. Calcutta, 1915), p. 7; Amarakośa, *Vanaśūdhivarga* 26 (cf. éd. Trivandrum Sanskrit Series, no. XLIII, 1915, p. 79); tib. *mḥod-yon 'dab*, cf. Amar. with Tibetan Version, Calcutta, 1911, p. 82.—p. 1081, n.1: Quant au *Brahmajālasutta*, il y a lieu de mentionner encore les divers travaux de M. F. Weller, *As. Maj.* IX, pp. 195-332, 381-440; "tib.-mong." Harrassowitz, Leipzig, 1934; etc.

A plusieurs reprises, M. Lamotte, dans ses notes, mentionne le *Saddharmapūṇḍarīkasūtra*, et plusieurs fois avec des extraits de textes d'après l'édition Kern accompagnés de la traduction Burnouf. Dans I, p. 555, n.2 il donne un extrait de Kern, pp. 475-476. Je me permets de faire remarquer qu'au lieu de *parisaṃharsayiyāmi* (4, p. 556, l.8), la majorité des manuscrits que j'ai collationnés donne *saṃdarśayiyāmi* (et c'est le cas également pour la traduction tibétaine), ce qui correspond à la traduction de Burnouf "j'instruirai".—Dans p. 115, n.1, M. Lamotte dit qu'on retrouve la formule traditionnelle des dix appellations synonymes de Buddha: *Bhagavāns tathāgato 'rham samyaksambuddho vidyācaraṇasaṃpanno*, etc. également dans les textes postérieurs du Mahāyāna, entre autres, à plusieurs reprises, dans le *Saddharmap.* Toutefois, il ne me semble pas dépourvu d'intérêt de constater que cette formule ne se trouve ni dans les manuscrits en feuilles de palmier appartenant aux 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> siècles, ni dans les parties du manuscrit de Gilgit que j'ai eu en mains (début 6<sup>e</sup> siècle), ni dans ceux des fragments du Turkestan oriental qui me sont connus, mais, bel et bien, dans les manuscrits récents en papier (à partir du 17<sup>e</sup> siècle).—Dans p. 294, n.2 M. Lamotte s'étend sur les problèmes que posent l'histoire de la fille du Nāgarāja Sāgara—contenue dans le *Devadattaparivāta* du *Saddharmap.*—(voir aussi p. 135, note) et sa traduction chinoise. Dans mes *Beiträge zum Saddharmap.*, Leyde, 1938, j'ai donné le texte d'un fragment de ce chapitre, fragment d'un manuscrit découvert par M. Hackin à Gilgit, datant au plus tard du début du 6<sup>e</sup> siècle (pp. 16-23), un examen approfondi des problèmes relatifs au *Devadattapariv.*, une traduction intégrale des versions chinoises de Dharmarakṣa et de Kumārajīva, ainsi que du fragment du *Sa-t'an-fen-t'o-li king*.

Pour finir, un mot encore au sujet du *Prajñāpāramitāstotra* de Rāhulabhadra (II, pp. 1060-1065). De ce Stotra qui comprenait à l'origine une vingtaine de Śloka, M. Lamotte donne, dans ses notes, 16 stances en sanskrit avec leur traduction, et remarque (p. 1060) qu' "il sert de préface à plusieurs Prajñā"; "mais", ajoute-t-il, "il ne se trouve que dans les manuscrits sanskrits de ces Prajñā, et non pas dans les versions chinoises et tibétaines correspondantes" (voir aussi II, p. XV). Des stances analogues se trouvent pourtant dans T.1565 (citées par Āsaṅga), T.1595 (citées par Paramārtha) et T.1634 (citées par Sthiramati).—Pour la biographie de Rāhulabhadra voir, en dehors de T.1824, également T.2058 (no. 16).—Quant aux différents noms: Rāhula, Rāhulabhadra, Rāhulaśribhadra, Sarabapāda, Śrīśaraha, voir Grünwede I "84 Zauberer", p. 150, n.1; do. "Edelsteinmine", pp. 10, 14, 153, 157; do. "Weg nach Sambhala", p. 49; Schiefner, "Tāranātha" (trad.), pp. 69, 73, 105, 275; B. Bhattacharyya "Iconography", p. 45, n.; Cordier "Catalogue", 2<sup>e</sup> partie (1909), pp. 64, 230, 232<sub>11</sub>; Walleser "Life of Nāgārjuna", *As. Maj.*, *Hirth Anniv. Vol.*, pp. 426, 427.—Dans le manuscrit en feuilles de palmier du *Saddharmap.* découvert par Ekai Kawaguchi et publié à Tōkyō, 1926, en photocopie (voir mon compte-rendu, *OZ, Neue Folge*, X, 1934, p. 41) et l'édition Wogihara-Tsuchida) il y a également vingt Śloka dont la structure est très proche de celle des Śloka du MPPS. A la fin on lit: *saddharmapūṇḍarīka-stava-samāpta-kyfir Rāhulabhadrasya*. C'est K. Oku qui, dans *Tetsugaku-Zasshi* 1921 (août) en a fait mention, le premier. Je les ai trouvés dans deux autres manuscrits appartenant à la Bibliothèque de l'Université Impériale de Tōkyō portant la cote T.46 et T.52 (voir mes *Beiträge z. Saddharmap.*, p. 5), et, d'autre part, à l'état de fragments dans le manuscrit Add. no. 2197 de l'University Library, Cambridge; mais dans ce dernier, le nom de Rāhulabhadra n'est pas mentionné.

Souhaitons que M. Lamotte puisse bientôt nous donner la suite de sa savante traduction et mener à bonne fin la tâche prodigieuse qu'il a entreprise. W. BARUCH